

## BOURBAKI

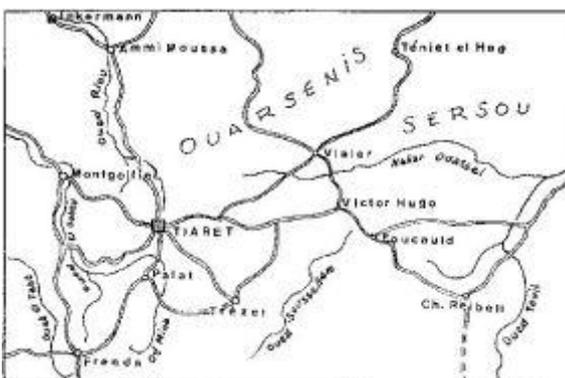
A 925 mètres d'altitude, la ville de BOURBAKI est située dans le SERSOU à la lisière méridionale des monts de l'Ouarsenis. Cette localité est distante, au Nord-est de VIALAR, de 17 km.



Climat méditerranéen avec été chaud.

Le SERSOU : vient du " *Ser ou scout* ", soit en traduction littérale " *marche et tais-toi* ", que les nomades prononçaient en traversant ces contrées nues et inhospitalières.

Au Sud du massif de l'OUARSENIS et à une centaine de kilomètres de la Méditerranée, le SERSOU est une région des hautes terres (950 mètres d'altitude moyenne) soumises à des nuances climatiques semi-aride. Territoire faiblement peuplé et zone de pâturages pour les pasteurs des confins sahariens, cette frange pionnière est abordée à une date tardive - après 1880 - par les Européens cultivateurs de céréales. Cette implantation, dernier épisode de la colonisation en Algérie, pose le problème des relations avec les premiers occupants, permanents ou temporaires, et ouvre la voie à un peuplement musulman très rapide depuis 1920.



Les Arabes désignent sous le nom de SERSOU, terme d'origine berbère, une large bande imprécise insérée entre les montagnes du TELL et les territoires à alfa. Les colons différencient à l'intérieur de cette zone les trois secteurs agricoles : BURDEAU, VIALAR et TIARET. Nous arrêtons le SERSOU vers le Nord à la barrière gréseuse du Djebel GUEZOU, puis à la ligne de partage des eaux entre les affluents du CHELIF et ceux du NAHR-OUASSEL. La limite

orientale choisie est un front de colonisation jalonné par les centres de TAINE, **BOURBAKI**, HARDY et DE-FOUCAULD. Au Sud, la région s'arrête au pied des chaînons du Djebel NADOR, laissant à l'écart TREZEL, étape sur la route d'AFLOU et seule réussite administrative et commerciale dans le Sud. La frontière méridionale part donc DE-FOUCAULD, suit la base du NADOR jusqu'à la KOUDIAT-MERKOUNA, puis passe par la montagne carrée (SIDI-EL-ABD) pour rejoindre les montagnes boisées de la région de FRENDA, cap avancé du SERSOU vers l'Ouest...

## HISTOIRE

A l'origine il s'agit d'une cité qui se nommait AGHOUD et fut occupée au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ. par les Phéniciens. D'abord intégrée au royaume de Numidie, elle passe sous le contrôle de la Maurétanie après la chute de JUGURTHA en -105.

Elle était également une terre de passage des Romains. Bien qu'ils soient délaissés et oubliés, les vestiges de *Colum-Nata* témoignent jusqu'à nos jours de l'importance de la région pour les Romains du 3<sup>ème</sup> siècle. Il existe encore des vestiges de cette civilisation : remparts, thermes ainsi qu'une pierre de grès sur laquelle figurait une dédicace à MITHRA, le dieu du soleil, actuellement au musée des antiquités à Alger.

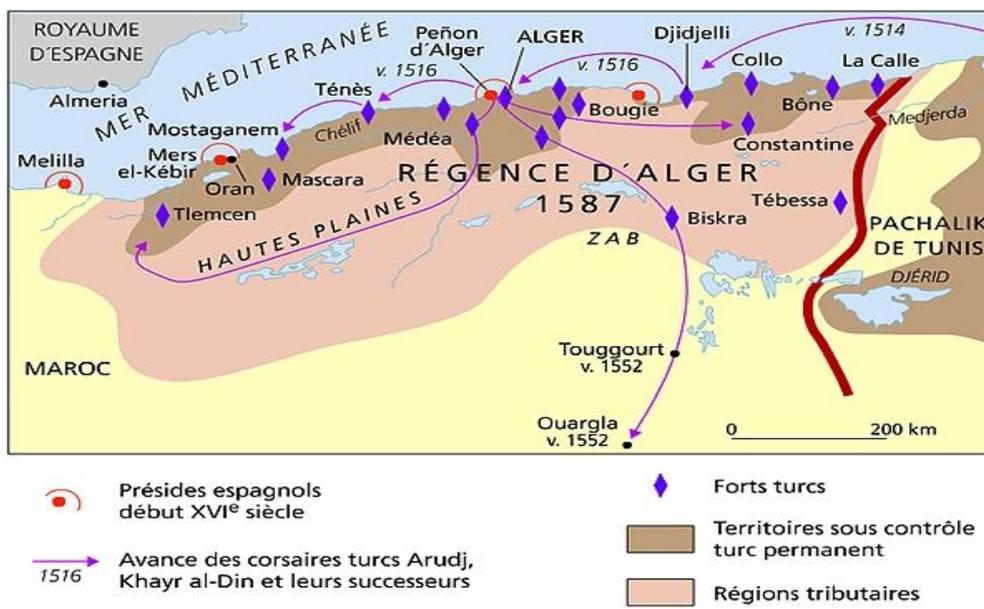


Les Arabes

La région fut conquise entre 655 et 700 par les chefs militaires arabes, sous le contrôle d'Abou El Mouhajir Dinar. Elle fut gouvernée par différentes dynasties : les Rostomeides, les Idrissides, les Mérinides, les Almoravides, les Almohades et les Zianides.

Présence turque  1515 - 1830

Les Espagnols occupaient la région depuis 1500 mais en furent chassés par les Turcs en 1515. La région restera sous domination Turque jusqu'à la colonisation française.



Le village colonial, créé vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur le site d'un village berbère supposé se nommer AÏN-AGHOUD, signifie « *la montagne de Taureau* ».

Présence française  1830 - 1962

Le centre de population de TOUKRIA, projeté en 1890 (expropriation de terrains par arrêté du 11 novembre), est nommé BOURBAKI avant 1892. Cette dénomination est officialisée par décret du 28 décembre 1915.

Le centre est érigé en section communale indépendante par arrêté du 21 janvier 1899, puis en commune de plein exercice par décret du 25 octobre 1931.

Le nom de BOURBAKI pour honorer la mémoire d'un Général :



BOURBAKI

(1816/1897)

D'ascendance grecque, fils d'officier de l'Empire, Charles Denis Sauter BOURBAKI est né à Pau en 1816. Orphelin à 12 ans, il est élève au Prytanée de la Flèche, puis à Saint-Cyr. Pendant vingt ans en Algérie, il participe à de nombreuses opérations avec les zouaves, les tirailleurs algériens (turcos) et monte en grade rapidement : capitaine en 1842, chef de bataillon en 1846, lieutenant-colonel en 1850, colonel chef de corps des zouaves en 1852.

C'est la guerre franco-allemande de 1870. BOURBAKI participe aux combats autour de Metz avec la Garde Impériale, sous les ordres du maréchal BAZAINE, qui laisse enfermer son armée dans Metz. BOURBAKI échappe à la capitulation, car BAZAINE l'éloigne pour une mission auprès de l'impératrice en Angleterre. Il réussit à quitter Metz et vient se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense Nationale. Il est d'abord envoyé à Lille, puis en novembre 1870 à l'armée de la Loire, qui devient en décembre l'Armée de l'Est chargée d'attaquer en direction de Belfort assiégée. Par un froid intense, avec de grandes difficultés, le 9 janvier 1871 il s'empare de Villersexel, mais échoue le 16 à Héricourt. L'Armée reflue sur Besançon et Pontarlier et finira par passer en Suisse pour échapper à la capture. Entre temps BOURBAKI, désespéré, tente de se suicider.

De nos jours dans l'armée française l'expression l'armée de BOURBAKI désigne de façon péjorative un groupe hétérogène mal équipé, comme lorsque le port de l'uniforme n'est pas réglementaire. Ceci est sans doute une référence aux troupes mal équipées de l'armée de l'Est qui furent placées sous le commandement de BOURBAKI. Il semble que ce soit les légionnaires qui, engagés dans un conflit sur le sol national métropolitain pour la première fois en 1870, et découvrant une armée française métropolitaine encore plus démunie qu'eux, auraient inventé l'expression suivante, destinée à un autre légionnaire mal accoutré : « *T'es pas dans l'armée à BOURBAKI* ».

COMMUNE MIXTE de TENIET-EL-HAÂD



Elle est créée par arrêté gouvernemental du 27 avril 1876, en territoire militaire.

La Commune mixte civile est constituée par arrêté du 25 août 1880 à partir de territoires distraits des communes indigènes de TENIET-EL-HAÂD et de MILIANA.

En 1902 sa composition était la suivante – Source *Gallica* - :

#### TENIET-EL-HAÂD résidence de l'Administrateur :

.AÏN-EL-ANSEUR , douar : 2 119 habitants dont 10 français – Superficie 12 171 hectares ;  
.BEN-NAOURI, partie de douar : 2 923 habitants dont 10 français – Superficie 19 277 ha ;  
.BENI-LINTE (Béni lent), douar : 3 560 habitants dont 112 français – Superficie 39 905 ha ;  
.BENI-MAÏDA, douar : 4 720 habitants dont 40 français – Superficie 47 002 ha ;  
.BLED-BELGROUM, fermes : Superficie 181 ha ;  
.BOURBAKI (Toukria), centre : 257 habitants dont 195 français – Superficie 3 365 ha ;  
.DOUI-HASSENI, douar : 1 481 habitants – Superficie 28 398 ha ;  
.DUTERTRE (Camp des Scorpions) centre : 28 habitants dont 28 français – Superficie 349 ha ;  
.EL-KHEMAÏS, partie de douar : 2 177 habitants dont 23 français – Superficie 17 229 ha ;  
.EL-MEDDAD, douar : 4 413 habitants dont 12 français – Superficie 16 999 ha ;  
.HAROUAT, douar : 2 748 habitants dont 18 français – Superficie 25 992 ha ;  
.IGHOUD, partie de douar : 4 200 habitants – Superficie 20 205 ha ;  
.LETOURNEUX (Derradgi), centre : 248 habitants dont 231 français – Superficie 2 541 ha ;  
.LYRA (Ouled Cheikh), douar : 1 655 habitants - Superficie 13 749 ha ;  
.KHOBBAZA, douar : 2 537 habitants dont 17 français – Superficie 14 764 ha ;  
.MARBOT (Camp des chênes), centre : 103 habitants dont 28 français – Superficie 545 ha ;  
.PONT-DU-CAÏD, centre : 107 habitants dont 48 français – Superficie 598 ha ;  
.SIOUF, douar : 3 224 habitants – Superficie 15 590 ha ;  
.TAZA, centre : 235 habitants dont 225 français – Superficie 2 381 ha ;  
.TAZA, partie de douar : 1 546 habitants dont 10 français – Superficie 7 713 ha ;  
.VIALAR (Tissemsilh), centre : 394 habitants dont 231 français – Superficie 2 527 ha ;

**TOTAL** : 38 675 habitants dont 1 228 français, dont 93 juifs, dont 109 étrangers – Superficie =291 081 hectares.

#### Les Aspects physiques

Morceau des Hautes Plaines allongé entre le Djebel NADOR et l'OUARSENIS, le SERSOU communique facilement à l'Est avec la plaine de CHABOUNIA et au Sud-ouest avec la dépression du chott ECH-CHERGUI. Cependant le paysage n'a pas encore l'uniformité classique des Hautes Plaines si bien qu'il est possible d'identifier quelques vigoureuses unités régionales.



La Cuvette de VIALAR est une zone déprimée à 840 mètres dans les miocènes encadrée par des hauteurs gréseuses voisines de 1 000 mètres au Nord, à l'Est et au Sud. Des grès miocènes fortement plissés constituent au Nord les premiers contreforts de l'OUARSENIS tandis que les hauteurs de l'Ouest sont couronnées d'une dalle de poudingues pliocènes. Les Oueds ont découpé dans les marnes de longues lanières en pente douce vers le Sud, mais au Nord-est, le relief est plus ou moins cloisonné par des affleurements de grès.

Ainsi la dépression de LIEBERT est presque complètement fermée par des barres gréseuses ; ailleurs, horizontale et beaucoup moins dégagée, la couverture de grès subsiste en grandes dalles dépourvues de sol et de végétation dans lesquelles s'encastrent les petits bassins marneux de BOURBAKI et de TAINE.

Les traits climatiques

Les premiers voyageurs frappés par le caractère d'aridité des Hautes Plaines les appellent « le *Petit Désert* » et les considèrent comme le début du Sahara ; puis, passant d'un extrême à l'autre, on en fait une annexe du TELL. Ainsi comparant le SERSOU avec le TELL de MECHERA-SFA (au Nord de TIARET), WELSCH l'estime moins aride que celui-ci, opinion partagée par BUGEJA, administrateur de TIENET et promoteur de la colonisation officielle dans la région.

Un communiqué à la presse datant du début de la colonisation affirme que le climat du SERSOU « *se rapproche sensiblement à celui du plateau central de la France* ». Ces affirmations optimistes encouragent l'installation des premiers colons. Les observations faites depuis nous permettent de rectifier ces jugements et de préciser les données climatiques primordiales pour l'agriculture.



Soldat du 2<sup>e</sup> régiment de la Légion étrangère.

Les vents dominants et le sirocco

Les vents du Nord et du Nord-ouest sont les plus fréquents, hiver comme été, et sont souvent violents : VIALAR possède la moyenne annuelle de la force du vent la plus élevée d'Algérie après GERYVILLE. Le SERSOU est une région bien ventilée. Cependant pour les agriculteurs le vent le plus redoutable est le sirocco.

L'aridité du SERSOU se traduit dans le paysage végétal par l'absence d'arbres ; seule la région de TIARET a possédé des forêts de pins dont il reste des lambeaux. Par ailleurs s'étendait la brousse à jujubiers. De cette végétation naturelle il ne subsiste plus grand-chose en dehors des communaux des centres de colonisation ; là sont les refuges naturels des passerines, des divers thym et des asphodèles. L'alfa est absent.

Au-delà de la zone colonisée, à DE-FOUCAULD et à l'Est de HARDY commence la steppe d'armoise blanche.



L'érosion des sols

Elle se fait sous deux formes différentes. Autour de VIALAR et de TIARET, les pentes sont relativement fortes, les sols sont imperméables ; c'est le ruissellement qui est le principal agent d'érosion. Sur le plateau de BURDEAU, les sols sont très perméables et les pentes sont faibles ; par contre, aucun obstacle naturel ne s'oppose au passage du vent et celui-ci est le principal facteur d'érosion. Ces régions ont été soumises par l'homme aux mêmes techniques agricoles : le travail de la jachère nue une année entière facilite les deux types d'érosion car la couche superficielle ameublie est facilement emportée.



## L'implantation de la Colonisation

### La Colonisation privée

Les fermes de colonisation privée sont installées sur des terres des spéculateurs ; d'une superficie toujours vaste – 200 hectares en moyenne -, leur mise en exploitation exige des capitaux. Nous sommes mal renseignés sur l'origine des colons qui sont souvent des Espagnols écartés des concessions officielles à cause de leur nationalité. D'abord métayers pour amasser un pécule, ils achètent des terres et s'installent à leur compte. D'une façon générale, ce sont des Algériens, connaissant bien le pays pour avoir déjà exploité dans d'autres régions, qui viennent tenter leur chance au SERSOU. Ainsi, le fils d'un concessionnaire de la plaine du CHELIF laisse le lot à son frère, loue prudemment une ferme défrichée au SERSOU, puis, le pays lui semblant propice, achète à tempérament 200 ha aux frères POULOT. Seul exemple de colons libres venus directement de France, un groupe de jeunes métropolitains, conduit par un ancien élève de l'Ecole de Commerce de LYON, vient s'installer au SERSOU en 1899 et y défriche 200 hectares.

La colonisation privée se développe d'abord à partir de TIARET, précédant la colonisation officielle ; ainsi en 1882 les terres d'AÏN-CHERITA convoitées par l'Administration lui sont « soufflées » par des acquéreurs européens qui y créent trois fermes. Les années suivantes la colonisation privée s'étend vers l'Est, gagne l'ancienne limite départementale et le douar BENI-LENT.

JARD, ancien capitaine d'infanterie, originaire de Charente, achète du terrain sur le plateau et édifie trois fermes le long de la piste de TASLEM-CHELLALA. Un riche propriétaire de TIARET, BONISSE, installe des Espagnols sur les terres qu'il possède dans le secteur.



VIALAR : Ferme OUERSEN

En 1901, 25 fermes existent dans cette région. Dans le Nord, la colonisation privée se développe avec la création de VIALAR (1890) ; elle gagne la vallée du NAHR-OUASSEL et déborde sur le plateau méridional où 6 fermes sont recensées en 1907.

La création officielle des villages de BURDEAU, VICOR-HUGO et HARDY arrêtent cette expansion tandis que les territoires situés plus au Sud restent sous l'autorité d'une administration militaire hostile à l'installation des Européens. Lorsque cette région est finalement rattachée au territoire civil, le régime des terres s'oppose à l'appropriation par les colons, car la propriété y est collective et les transactions passées avec les Indigènes risquent de ne pas être reconnues lors de l'application des lois de 1873. Cette mésaventure arrive en 1910 au capitaine JARD qui possède 528 hectares au douar SAHARI ; ses terres sont classées domaniales et les Domaines lui réclament le montant du loyer depuis 1903, date de leur acquisition. Mais JARD est aussi maire de BEUVRAY (Charente-inférieure) et obtient, grâce à l'appui des parlementaires de son département, que l'Etat lui revende 311 hectares sur les 528 indûment occupés.

Comme l'Administration n'installe pas de colons officiels sur ces terres du Sud, la colonisation par des sociétés privées peut s'y développer. Ainsi se constituent en 1908/1909 la Société Agricole du SERSOU d'ORAN, puis la Société de Colonisation du Djebel NADOR dont les membres, peu nombreux, sont des négociants, des docteurs, des avoués, en résidence à ALGER pour la plupart. Ces sociétés achètent les terres domaniales des SAHARI en 1923 et dépensent beaucoup pour la mise en valeur et l'équipement en machines ; mais les maigres récoltes obtenues les font renoncer dès 1925 à poursuivre l'expérience, avant même d'avoir acquitté le prix de leurs terres. Celles-ci sont revendues par lots très inégaux à des colons privés, souvent d'origine espagnole, qui reprennent la mise en valeur et arrondissent leur domaine lors des ventes aux enchères publiques des terres domaniales en 1929 et 1934.

La colonisation privée se développe d'une façon très inégale à travers le SERSOU parce qu'elle doit résoudre seule un certain nombre de problèmes délicats, à commencer par celui de l'eau. Sur le plateau, la nappe est facilement atteinte par des puits, mais dans la cuvette de VIALAR, au contraire, les fermes doivent être installées de préférence au contact des grès et des argiles. A cela se conjugue les difficultés bien réelles des rigueurs de l'hiver dans cette région.

Les relations avec les centres de TIARET ou de VIALAR sont difficiles, surtout en hiver, car le NAHR-OUASSEL, est traversé sur une seule passerelle. Le ravitaillement est hebdomadaire et l'évacuation des grosses récoltes des fermes de 200 hectares, pose les problèmes des communications.

Cette absence de chemins de fer et de route freine la colonisation privée et la maintient longtemps en lisière de la colonisation officielle ; aussi les propriétés acquises entre 1880 et 1886 ne peuvent-elles être mise en valeur aussitôt, sinon pour un élevage de porc. Pour avoir des routes, les colons privés réclament la création de villages de colonisation officielle. Le député Charles BOURLIET intervient à maintes reprises pour obtenir la fondation de TRUMELET, laquelle suppose la mise en état de la piste de TENIET à TIARET, proche desserte des propriétés acquises par BOURLIET à TASSLEMT.

En 1902 les jeunes métropolitains installés au SERSOU multiplient les démarches pour obtenir la création d'une route et d'un village d'artisans et de commerçants à proximité de leurs fermes. Pour évacuer les 20 000 quintaux de leur récolte, ils ont bien aménagé une piste se dirigeant vers TRUMELET mais sont arrêtés par le NAHR-OUASSEL. Leurs démarches se traduisent par l'ouverture du chemin de TRUMELET au SERSOU et par la création du centre artisanal de BOURLIET.

#### La Colonisation officielle

Créé en 1843, TIARET est un poste militaire et non un centre de peuplement ; pourtant un certain nombre d'Européens, soldats congédiés, ouvriers du bâtiment, s'installent à l'intérieur de l'enceinte et cultivent les terres voisines. Le territoire rattaché à la ville comprend alors 4517 hectares dont le cinquième seulement est cultivable.

En 1853, 150 hectares sont mis en valeur sur des terres prêtées par l'Administration militaire qui n'organise pas de périmètre de colonisation mais distribue des concessions sans titre de propriété. Les tableaux des établissements français de 1855 et de 1856 signalent 31, puis 55 concessions, soit 320 puis 960 hectares défrichés, attribués à d'anciens militaires (11 en 1856) et d'anciens cultivateurs. Mais, déjà à cette époque, TIARET est un gros marché plus qu'un village agricole (en 1856, 120 000 moutons et 11 000 quintaux de laine sont négociés sur place). La population se trouvant bientôt à l'étroit, la cité est agrandie en 1867, non pour loger de nouveaux colons, mais pour accueillir des commerçants attirés par les transactions sur la laine, les bestiaux, les céréales. En novembre 1867, TIARET est érigé en Commissariat civil. Le pouvoir civil régularise la situation des concessions en leur octroyant en définitive les 2 300 hectares cultivables sur les 4 141 du territoire.



Taine

Au SERSOU, la colonisation officielle ne progresse pas à partir des zones colonisées du Nord, comme une tache d'huile peu à peu étalée vers le Sud. Entre les plaines du CHELIF et le SERSOU, l'obstacle de l'OUARSENIS est en effet contourné par les colons qui atteignent assez tôt TENIET à l'Est et TIARET à l'Ouest ; mais ils s'arrêtent là pendant 40 ans. La raison de cette pause est d'abord la volonté bien arrêtée de l'Administration du Second Empire de s'en tenir à ces avancées extrêmes et d'exclure le SERSOU du périmètre de colonisation. Mais aussi la région est peu connue et peu sûre ; enfin, peu favorables à tout changement de statu quo les bureaux arabes contrôlent jusqu'en 1884 les douars BENI- LENT, BENI-MÄÏDA et DOUI-HASSENI.



Des préoccupations stratégiques viennent aussi compliquer les buts classiques de la colonisation – mise en valeur et peuplement européen -, situation expliquée par l'Administrateur de TIARET dans un rapport de 1889 : « Le village d'AÏN DAHMOUNI marquera l'extrémité Est de la ligne de défense que sont appelés à former autour de TIARET les centres de GUERTOUFA, OUED-LILI, TAGDEMPT, MELAKOU et MECHERA-SDA » ; le point Sud-ouest de cette ligne est PALAT (MELAKOU) fondé en 1888. Mais c'est surtout le long du chemin de TIARET à TENIET que l'Administration s'efforce de créer une chaîne de villages, VIALAR (TISSEMSIL) en 1890, TRUMELET (AÏN-DAHMOUNI) en 1892, **BOURBAKI (TOUKRIA)** en 1894 ; ces trois villages sont établis sur l'ancien limes, sur des sites d'ailleurs utilisés par les Romains.

La période suivante, 1894-1900, marque un arrêt de la colonisation, phénomène général attribué par M. YACONO, dans sa thèse sur la colonisation des plaines du CHELIF, à une réduction des crédits et à une contraction des prix ; l'échec du projet des 50 millions empêche l'achat des terres dans le SERSOU de TIARET. A partir de 1900 la colonisation reprend, marquée par les nouvelles créations de TAINE et de LIEBERT en 1906 et surtout par la mise en valeur du plateau situé au Sud du NAHR-OUASSEL. Auparavant, les Administrateurs de la Commune Mixte de TENIET avaient empêché cette extension vers le Sud, soit pour des raisons financières – leur commune ayant déjà la charge des cinq centres créés précédemment - soit pour réserver des terres domaniales aux troupeaux transhumants des nomades sahariens. Tout change avec l'arrivée de l'Administrateur BUGEJA, lequel envisage de transformer un parcours d'élevage en une région de culture. Il voit le TELL gagner vers le Sud jusqu'à la chaîne du NADOR et, pour repousser et exclure les nomades, présente un projet de colonisation en territoire militaire où « 60 000 hectares pourraient être livrés à la charrue ».

Ce projet ne tient compte ni du problème de l'estivage des nomades, ni des conditions climatiques et pédologiques ; aussi trouve-t-il un accueil peu empressé à ALGER où le Service de la colonisation lui oppose l'absence de sources. Nullement découragé par ce scepticisme, BUGEJA engage une équipe de puisatiers et annonce bientôt la découverte de l'eau dans des télégrammes triomphants. Grâce à cette obstination, BURDEAU et BOURLIET (en l'honneur de notre député précité) sont créés au douar BENI-LENT en 1904, VICTOR-HUGO et HARDY aux douars BENI-MAÏDA et DOUI-HASSENI en 1906 et 1909.

A cette poussée de colonisation se rattache la création d'AÏN-DZARIT ouvert au peuplement en 1912. Comme à BOURLIER, pour grouper les artisans indispensables aux cultivateurs, la création de POMEL est décidée en 1909 à la demande de la Commission municipale de TIARET.



En 1912 enfin, le centre de FAIDHERBE est créé sur les terres domaniales longtemps occupées par la Smala de TIARET. La guerre arrête alors l'expansion de la colonisation officielle vers le Sud. En 1923, l'Etat établit encore au Sud de HARDY le nouveau centre DE FOUCAULD, mais l'expérience se solde par un échec total et un recasement des colons dans les centres existants.

Ainsi fini la colonisation officielle du SERSOU matérialisée par la construction de quelques villages.

**NDLR** : Cette INFO a été très largement inspirée du site PERSEE que je vous invite à visualiser si vous souhaitez en savoir plus :

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medit\\_0025-8296\\_1960\\_num\\_1\\_2\\_987](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medit_0025-8296_1960_num_1_2_987)

Au reçu du document, ci-dessous, qui m'a été transmis par Monsieur André SCHMITT, que je remercie sincèrement, je pense que ce très beau texte, inséré dans son intégralité, vous permettra "jeunes pousses", de nous comprendre quand nous parlons de nos racines...

Il y a 40 ans sur ce plateau désert du Sud Algérien  
Un paysan Savoyard s'installait dans une cabane en planches  
Aujourd'hui, une mer de céréales entoure une exploitation moderne  
Où ce pionnier mène, entouré des siens, une vie patriarcale.



L'homme était assis sur le seuil de la ferme.

Une belle et vaste ferme du SERSOU noyée au milieu des champs de blé. A travers la cour grande ouverte, on voyait la boule des moissons venant battre comme un ressac le terre planté d'amandiers, à l'ombre desquels reposaient les charrues, les moissonneuses, les tracteurs et tous ces gigantesques instruments modernes à l'échelle des vastes terres à cultiver.

Une chaleur de four tombait du ciel laiteux : un ciel du sud, pommelé, avec des reflets cuivrés et un imperceptible voile de sable tamisant la lumière. Quelques jeunes enfants jouaient avec une portée de chiots. Des mules harnachées encore accouplées, par le harnais, se rendaient à l'abreuvoir alimenté par une pompe électrique.

« Capitaine ! » appela l'homme. « Capitaine ! Va faire un tour dans la vigne : les poulains se sont échappés. »

Un vieux kabyle, accroupi dans une flaque d'ombre, se leva et, tout en claudicant, s'en fut chercher les évadés.

Le maître du lieu se tourna vers moi, releva la visière de son large chapeau de feutre, hocha la tête et dit : « Il se fait vieux, Capitaine ! Aussi vieux que le SERSOU. Il était avec moi dans les débuts, on a peiné ensemble et maintenant qu'il ne peut plus rien faire, il continue à venir chaque été de Kabylie et je n'ai pas le courage de le renvoyer, il est chez lui ici, il s'assied dans la cour, surveille les maraudeurs : un vrai chien de garde, quoi ! Autrefois, c'était mon premier contremaître, d'où son surnom de Capitaine. »

L'homme qui me parlait était un bon vieux paysan français. Sa figure cuite et recuite était éclairée par un regard très lointain comme s'il avait toujours eu devant lui ces espaces incommensurables du bled. Il était vêtu de bleus délavés, chaussé de solides brodequins. Il semblait usé par le travail et pourtant cette heure pendant laquelle il reposait était la première, depuis l'aube, à laquelle il consentit quelque repos.

Quel âge pouvait-il avoir ? Soixante ans ? Soixante-dix ans ? Cela eut été bien difficile à préciser. Depuis des années sans doute, offrait-il ce même aspect de vieillard encore solide, un peu courbé peut-être, par un trop long effort tendu vers le sol.

Ayant tiré une bouffée de sa courte pipe, il se mit à raconter.

Sa vie n'était pas toute l'histoire de SERSOU, cette terre à blé de l'Algérie, que les pionniers de son époque trouvèrent aride et désespérée.

### *Il faut vivre*

« Oui, ça fait des années tout ça » dit-il. « Des années dures ! Les jeunes ne pourront jamais savoir ce qu'a été l'effort de notre génération. Ce qu'on a pu souffrir et peiner avant d'arriver ! »

« Je suis né dans un petit village de Maurienne, dans la vallée la plus sauvage de Savoie ; je ne sais pas si vous connaissez, Monsieur.... »

« Si, je connais ! Tenez, je le vois d'ici votre village : des chalets avec un rez-de-chaussée en maçonnerie, un grenier en bois, un toit d'amerelles ou de lauzes, cachés dans les vergers de pruniers, de pommiers et de poiriers sauvages. Des

prés terriblement pentus, suspendus entre deux abîmes et la grande voix du torrent qui cascade tout près....et les longs hivers claustrés dans les pièces basses et enfumées : les jambons qui se fument dans l'âtre ; les relents de bétails qui montent de l'étable avec un tintinnablement de cloches. Et dehors, le silence de la montagne enneigée. »

« C'est bien ça, c'est bien ça....rien n'a donc changé là-haut. »

« Nous étions trop nombreux en famille, reprit-il. Trop d'enfants, pas assez de terre. Je me mariaï et, avec ma femme, nous essayâmes d'un commerce dans une ville de la plaine ; ça joignait tout juste les deux bouts ; une fille venait de naître. Et puis, voyez-vous Monsieur, le commerce, les boutiques pour des campagnards, ça ne dit rien, pas vrai ? On s'interrogeait souvent, la femme et moi, pour savoir si on continuerait. »

« Faudrait trouver des terres ? »

« A ce moment les journaux annoncèrent qu'on donnait des concessions là-bas en Algérie, cinquante hectares qu'on disait. Voilà ce qu'il nous faut, m'a dit ma femme. »

« Ca ne te ferait rien de partir si loin ? » que je lui dis « Alors, je vais voir »

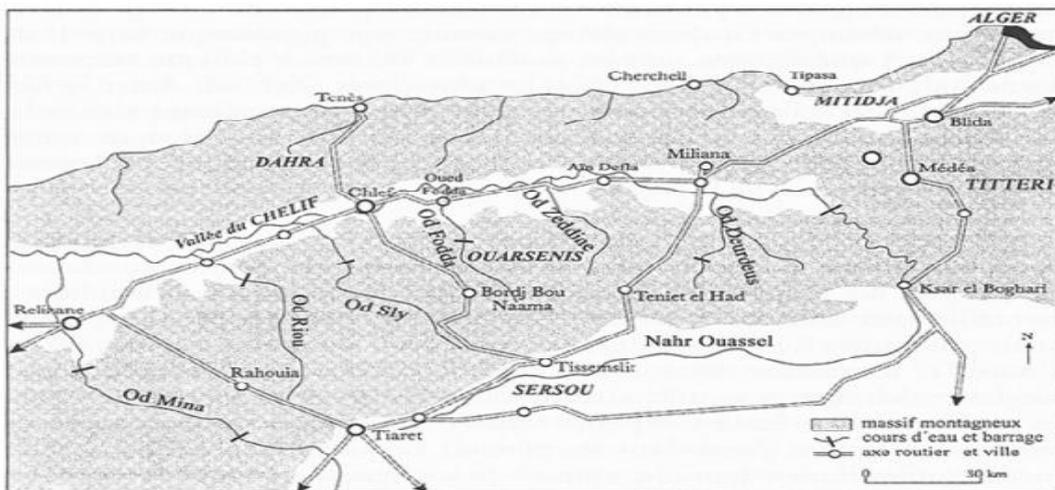
« Sitôt dit, sitôt fait, les Savoyards, on a toujours été un peu aventureux, n'est-ce-pas ? C'est dans la race ; heureusement on est aussi un peuple réfléchi »

« Reste ici, lui dis-je. Moi, je vais voir de quoi il retourne... »

### *La Terre promise*

« Drôle de voyage ; tout était nouveau pour moi. J'arrive à ALGER. On m'indique sur le plan la concession qui m'était allouée. Je pars : trois jours de voyage jusqu'à TIARET »

Arrivé là, qu'est-ce-que je vois. Des colons qui parlaient aussi pour la terre promise. Je fais comme eux, je m'en vais à pied le long d'une vague piste à travers le SERSOU qui était désert à l'époque ; c'était au mois de juillet, il faisait une chaleur atroce. Je marchais dans la poussière, mon baluchon sur l'épaule, à travers la lande grillée et caillouteuse.



Enfin, j'arrive à BURDEAU. J'étais parmi les premiers colons inscrits, certains étaient là depuis deux ans. Ils vivaient dans des baraques en planche et tant bien que mal ; le pain venait de TIARET, une fois par semaine. La plupart vivaient à l'indigène en attendant mieux.

Le plan de BURDEAU avait été tracé méthodiquement ; on nous donnait un petit terrain dans le village pour construire la maison, un autre de deux hectares à destination de jardin et deux lots : l'un de 16 hectares et l'autre de 32 hectares dans les environs immédiats ; Ensuite ? Débrouillez-vous.

Je me rendis sur ma concession. Ah ! Monsieur : c'était à en pleurer. Même pour moi qui était habitué à voir des cailloux dans la montagne. Le désert ! Le vrai désert, une plaine qui n'en finissait plus, toute rongée par le soleil ; une véritable steppe sur laquelle pâturaient des nomades : partout des cailloux et des herbes sauvages : du thym, des asphodèles aux longues tiges desséchées. Comment tirer parti de tout cela ? Point d'eau, sauf quelques rares puits ; pas moyen d'irriguer.

Le soir, dans la baraque de mon ami le colon, j'étais découragé.

Jamais je ne pourrai tirer parti de cette terre, lui dis-je. Qu'est-ce qu'on peut bien faire pousser là-dessus ? Des cailloux ?

Ne te décourage pas, dit-il, moi je suis là depuis un an : viens voir ma terre.

Je vais dans son champ. Il avait péniblement défriché une parcelle de quelques hectares, pour voir, comme ça, car il était méfiant lui aussi. Il avait semé du blé. Et ça avait poussé !

Tiens regarde, dit-il, la terre est bonne sans eau ou presque, le blé est bien venu. Tu as tort de te décourager. Quand tu auras défriché les cinquante hectares tu verras que ça changera ! Bien sûr, ça sera dur, presque un enfer pour commencer, mais qui sait ? Nos enfants seront peut-être " bien de chez eux "

Il m'avait remonté le moral et alors que j'allais abandonner mes droits, je décidai de revenir.

Je serai là à l'automne, lui dis-je. Tiens, voilà de l'argent ; construis moi une cabane en planches, de façon à ce que la femme ne soit pas trop dépaycée en arrivant.

Rentré en Savoie, ma femme me demanda: " Alors, c'est bien ".ça ira, femme ! ça ira" Figure toi une grande plaine où on peut faire pousser tout ce qu'on veut, des champs à perte de vue. J'ai déjà fait construire....

Pauvre d'elle, si elle avait su !

### *Et l'enfer commença*

On résilia le petit commerce ; cela permit de payer le voyage.

Arrivés à TIARET, j'achetais chez le juif de l'endroit une carriole à deux roues, une paire de bœufs et quelques outils agricoles. Je m'imaginai défricher mes cinquante hectares comme on fait chez nous avec une bêche et une houe. J'avais même amené une botte de chez nous. Ça faisait rire les gens

On chargea notre baluchon sur la carriole ; on attela les bœufs ; la femme prit notre petite fille de deux ans dans les bras et ...en route.

TIARET, c'était encore la ville, mais quand la femme se vit dans le désert, quand elle vit la steppe toute nue, immense avec simplement ça et là quelques pauvres fermes de pionniers, elle se mit à pleurer. J'avais presque envie d'en faire autant mais j'étais soutenu par cette idée....la terre est bonne, la terre est bonne.....

Courage femme, on gagnera, lui disais-je tous au long.

Je m'installai dans la baraque en planches. Il y faisait trop chaud et la petite fut bientôt malade.

Pas de docteur ! Puis vint l'hiver et je commençais à défricher mon champ. Je choisis le plus petit, seize hectares. Je commençais par tracer un sillon tout seul à la bêche. Les gens me regardaient en riant ; je compris bien vite.

Au bout d'une semaine, je n'étais pas au bout du champ. Il fallait trouver autre chose. Je retournai à TIARET : le Juif me consent un prêt. J'achète une paire de mules, une charrue un peu moderne, de la semence et je reviens ; mais, nous n'avons plus d'argent liquide. Alors, je vais trouver le boulanger pour avoir du pain à crédit. Il refuse. Que faire ?

Je me fais maçon à la journée. Pour faire vivre la femme et les gosses, je travaille toute la nuit sur le chantier et le jour je laboure mon champ. On avait essayé de cultiver le jardin mais sans eau rien ne poussait. A désespérer !

Cependant, je vis mon champ retourné et ensemené et cela me donna du cœur au ventre.

L'été prochain on aura un peu d'argent, dis-je à ma femme ; alors on pourra entreprendre la grande parcelle.

L'hiver fut terrible cette année-là. Le vent, un vent plus froid que celui de nos montagnes et qui passait à travers les planches disjointes de la cabane ; puis la neige, puis la boue : on s'enlisait dans les terres ; on crevait de froid et nous n'avions pas de bois : alors j'attelai la mule et j'allai vers le Sud, vers Djebel NADOR : cent- kilomètres aller et retour ! Au retour je me perdais souvent dans cette plaine couverte de hautes herbes et légèrement mamelonnée.

Le grand malheur survint cet hiver-là. Notre petite fille mourut de privations et aussi du climat trop dur dans les conditions précaires où nous vivions.

Puis au printemps, alors que nous en avons le plus besoin, notre paire de bœufs creva. C'étaient de vieilles bêtes achetées bon marché

Que faire ? Nouvel appel au Juif de TIARET et je revins avec une paire mieux choisie, plus résistante. Je me demandais où toute ces dettes nous mèneraient.... Mais nous n'avions pas le choix. Nous avions engagé la partie, il fallait la continuer

Le blé se leva. Il était magnifique ; Tous les jours j'allais le voir pousser. Je caressais les belles tiges vertes et souples. Je supputais la récolte, l'espoir renaissait. Mais, un beau jour, un troupeau de nomades sans penser à mal traversa le champ et fit des dégâts considérables. Nous n'étions pas protégés à l'époque

#### *Puis le gel survint*

Un de mes amis avait été dépouillé quelques jours auparavant de sa paire de mules en plein midi alors qu'il labourait son champ. Cependant la population indigène composée d'éléments nomades n'était pas hostile. A part quelques pillards qui rançonnaient aussi bien les colons que les tribus, elle faisait surtout du mal par ignorance, en traversant les champs ensemencés avec ses troupeaux, en campant au milieu d'un champ de blé. D'ailleurs, ceci se produirait encore aujourd'hui si nous n'y prenions garde.

Nous étions au printemps de 1905, mes treize hectares de blé devenaient magnifiques à tel point que j'obtins plus facilement du crédit jusqu'à la récolte. Sans cela nous n'aurions pu vivre. Bien sûr, le Juif y trouvait son compte mais nous étions obligés dans passer par là !

Une nuit il gela très fort. Le lendemain angoissé, je courus au champ. Tout était détruit, mes efforts obligés d'un an étaient perdus.

Le SERSOU était trop dur pour nous. Notre enfant mort, des dettes jusqu'au cou et pas de récolte.

Je m'assis au bord d'un sillon et je me mis à pleurer comme un gosse ; je n'osais pas revenir à la baraque pour tout raconter à la femme.

Enfin, à la nuit, je me décidais. J'étais pâle, je tremblais de fièvre, je racontais tout. La femme pleura silencieusement à mes côtés. Ça suffit, lui dis-je. Assez de malheurs comme ça. Nous avons fait tout ce que nous pouvions, nous ne nous en sortirons pas, à moins d'un miracle !

Jamais le Juif ne consentira à nous prêter pour attendre une nouvelle récolte. Ce pays est maudit, quittons-le ! On mit en ordre les affaires ; je travaillais comme manoeuvre dans le village pour payer les dettes les plus urgentes et surtout pour continuer à manger un pain par jour et de l'eau. Un régime que n'accepteraient pas les forçats de maintenant.

#### *Mais le miracle suivit*

Plus d'une semaine après, je résolus d'aller faire le dernier tour du propriétaire dans ma concession. Je m'étais attaché à cette terre malgré toutes les déceptions qu'elle m'avait procurée. Je revis mon premier sillon tracé à la houe, puis les autres, bien droits, faits à la brabant double. J'allais me retirer lorsqu'il me prit fantaisie de pénétrer dans le champ brûlé par le gel. Les tiges gelées pourrissaient déjà sur la terre, mais, oh ! Miracle, de nouvelles pousses germaient, abondantes et plus serrées que les précédentes. Je n'en croyais pas mes yeux. Je restais de longues minutes à genoux dans le champ, à me pénétrer de la réalité de ce phénomène. Une nouvelle récolte poussait spontanément. J'avais les yeux brillants de larmes, mais c'était des larmes de joie.

Je rentrais comme un fou à BURDEAU ; les gens qui me virent me crurent fou ; je chantais, je sautais comme un cabri, je me précipitais dans les bras de ma femme qui ne comprenait pas.

« Une terre comme celle-là, femme, je ne la quitte plus ! Jamais ! Tu m'entends. Le blé repousse, le blé repousse. »

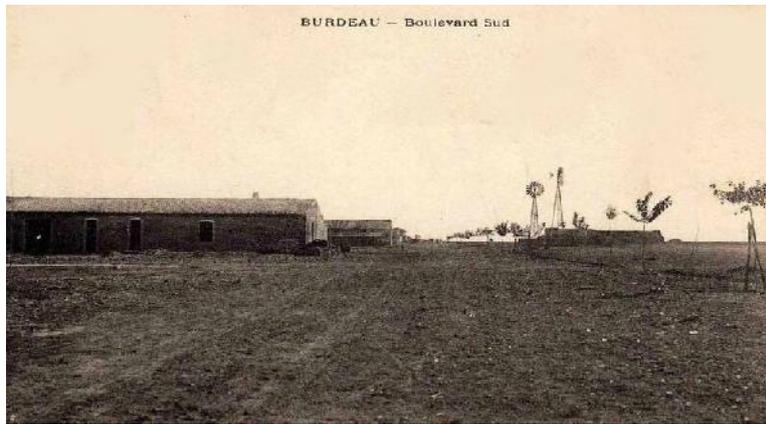
Cet été là, mes 16 hectares donnèrent plus de vingt quintaux à l'hectare. De quoi payer toutes mes dettes anciennes, de quoi acheter du matériel plus perfectionné pour ensemencer les 32 hectares restés en friche, de quoi manger un peu de viande autour du pain, de quoi acheter un petit cheptel.

Nous n'étions pas sauvés pour cela. Il fallut plus de dix années de persévérance pour y arriver. Bien vite, en effet, je m'aperçus que 50 hectares étaient nettement insuffisants pour faire vivre une famille, les frais d'exploitation d'une telle propriété en dépassant le rendement.

Grâce à la vie rude que nous menions, grâce surtout à l'esprit qui nous animait, ma femme et moi qui vit que loin de nous laisser découragé par la 1<sup>ère</sup> récolte, nous avons continué à économiser et à travailler encore plus ferme pour agrandir ma propriété.

Tout autour de nous, BURDEAU prospérait. Des soixante trois colons au début, nous ne resterons plus que huit, reprit l'homme avec mélancolie. Les autres se sont ruinés, comme moi-même j'ai bien failli l'être, nous avons finalement eu raison de tenir pour pouvoir supporter les mauvaises années déficitaires qui sont, ma foi, plus nombreuses que les bonnes. Il faut avoir les reins solides au SERSOU, Monsieur ! Mais, ce pays est magnifique ; Regardez ! Maintenant tout ceci est à moi et le vieil homme me montra avec fierté des champs à perte de vue. Sept cent hectares. J'ai six enfants à la maison et ma femme que vous voyez est toujours aussi courageuse.

« Venez nous allons faire le tour de la propriété »



### *Vision du Manitoba*

A peine dépassé le seuil de la cour de ferme, à laquelle menaient deux allées ombragés, nous entrâmes dans la mer des blés. La moisson était ..... D'énormes moissonneuses-batteuses embrayées en batterie accomplissaient leur ronde autour d'un champ de plusieurs centaines d'hectares. Elles avançaient à la façon des monstres dans le grondement des moteurs de leurs tracteurs à chenilles. Happant les épis, elles les couchaient sur des tapis roulants et les enfournaient dans la gueule de leurs mécaniques.

Tous les cent mètres, six beaux sacs de blé tout liés glissaient sur les chaumes et étaient ramassés par des fourgons à chevaux. Plus loin, d'autres machines étranges crachaient la moisson directement dans d'énormes chariots métalliques.

Tout autour de la ferme s'élevaient les gigantesques meules de céréales prêtes à être battues.

Plus loin, dans la plaine, des chantiers nomades arrachaient des lentilles.

Des files de fourgons revenaient à la ferme chargées à bloc de céréales ou de grains. On les voyait avancer lentement à travers la houle des blés. Une chaleur lourde s'appesantissait sur la terre.

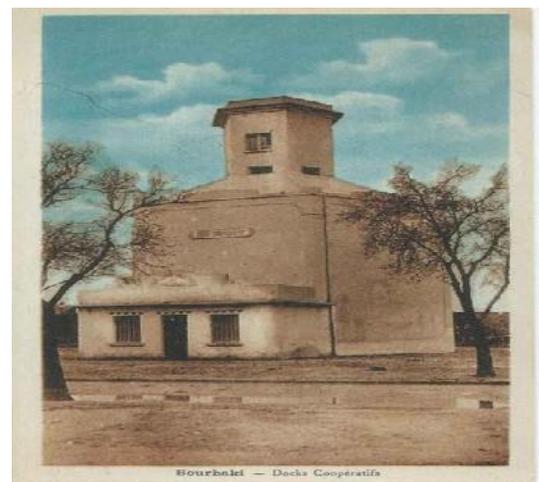
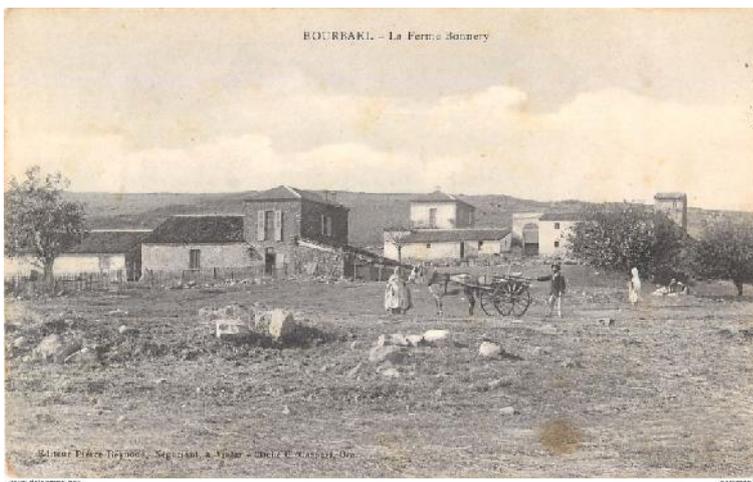
Rentrons à la maison, nous parlerons un peu du pays »

Dans la ferme, s'élevait l'habitation bourgeoise simple et propre. Pas de luxe inutile. A la cuisine, un énorme frigidaire, une vaste salle à manger avec un poste de radio, un tapis brodé sur la table de chêne, des chaises en cuir, des coussins sur un divan.

Les enfants du colon arrivèrent et aussi les petits-enfants, tous nés dans le SERSOU et acclimatés au pays ; de magnifiques enfants de France, élevés dans l'amour du pays.

Il y a quelques années je leur ai montré notre pays natal. Nous sommes retournés là-haut dans la Maurienne et j'ai revu avec émotion mon pauvre village. Il est resté tel qu'il y a quarante ans ; mais, voyez-vous, Monsieur, le pli était déjà pris. Nous avons revu avec plaisir, au retour, notre SERSOU, la vaste plaine et les champs de blé. Nous sommes déjà acclimatés, ma femme et moi ; nos enfants, eux, le seront complètement.

D'ailleurs, ce pays est beau à sa manière. Tenez ! Lorsque vous le quitterez, arrêtez-vous quelques instants au-dessus de BOURBAKI, là où en descendant de la montagne, la plaine du SERSOU se découvre toute entière. Je ne connais pas de plus beau paysage.



### *Un ruissellement d'épis blonds et lourds*

Je fis comme avait conseillé mon vieil ami, le colon savoyard de BURDEAU. Au retour, je m'arrêtais sur la hauteur de BOURBAKI; la route y décrit un lacet avant de s'engouffrer dans de nouvelles vallées et de gagner la montagne de TENET.

Je n'avais jamais si bien vu le SERSOU que ce jour, en cette fin de juin de l'an 1941, première année du relèvement de la France. J'étais encore sous le coup de l'émotion provoquée par le récit émouvant de l'un des pionniers de l'immense plaine du Sud.

A perte de vue s'étendaient les terres à blé, autrefois terres en friches, aujourd'hui toutes ruisselantes d'épis blonds et lourds. Lorsqu'un souffle de vent parcourait ces plateaux et ces plaines en courbant les pailles flexibles des chaumes, des moirures se formaient et irradiaient dans toutes les directions. C'était comme si le sol d'Algérie lui-même prenait vie soudainement et frémissait sous la caresse brûlante des vents.

Dans les ravins du premier plan, entre deux moutonnements cuivrés, quelques eucalyptus, de petits vergers, mettaient une note reposante et bienfaisante sur la nudité austère du paysage ; puis ces moutonnements mêmes disparaissaient et alors apparaissait la plaine désespérante d'uniformité, immense champ de blé sans coupures qui allait se perdre aux horizons Sud, contre les épaulements dentelés du Djebel NADOR.

Sur cette mer de céréales flottaient des nefs étranges qui indiquaient les villages. On aurait dit des cathédrales inachevées, de beaux vaisseaux sans clochers, si hauts que les petites églises de colonisation blotties à leurs pieds semblaient s'appuyer sur leur forte architecture. C'étaient des silos, les greniers à blé des modernes paysans du SERSOU.

### *Paysans de France*

Si j'emploie à dessein ce mot de paysan, c'est qu'il a gardé là-bas toute sa signification. Les colons du SERSOU qui, il y a quarante ans à peine, prenaient possession du désert sont restés malgré la grandeur de leurs exploitations présentes des paysans de France. Ils mènent dans leurs fermes qui ressemblent à autant d'îlots surnageant la boule d'or des céréales, une vie patriarcale où se sont conservées intactes les belles qualités du paysan français : le courage, la simplicité et la modestie.

Le SERSOU c'est le royaume du travail

Quel merveilleux exemple pour les générations présentes que cette continuité dans l'effort.

Avec des gens pareils, la France revivra...

Roger FRISON-ROCHE – 19 juillet 1941



**ETAT-CIVIL** : Le site ANOM n'a pas mis en lignes les registres de la ville de BOURBAKI.  
Mais le site GENEANET mentionne :

ALTIERI Amédée (1895/1971) ; ALTIERI Antoine (1897/1982) ; ALTIERI Armance (1909/1994) ; ALTIERI Eulalie (1903/1903) ; AZOULAY Missoud ( ) ; BERINGUER Isidore (1893/1971) ; BLANES Salvador (1905/1958) ; BONAVITA Marie Madeleine (1912/2003) ; BONAVITA Orsola (1990/1990) ; BOSSION Marguerite (1890/1923) ; BOSSION Rose (1890/1923) ; CALLABAT Germaine (1920/2006) ; CALLABAT Louis

(1899/1977) ; CHAPUS Auguste (1904/1904) ; CHAPUS Léonie (1902/1971) ; COLANCON André (1923/1946) ; CURTINI Jeanne (1901/1984) ; DURAND Raoul (1904/1904) ; LALANNE Adrien (1884/1940) ; LALANNE Fernand (1913/1973) ; LALANNE Firmin (1881/1859) ; LALANNE Hélène (1920/2009) ; LALANNE Jean (1881/1959) ; LALANNE Jeanne (1918/2004) ; LALANNE Léonard (1909/1986) ; LALANNE Pierre (1844/1902) ; LALANNE Pierre, Henri (1910/1913) ; LALANNE Raoul (1911/1984) ; MANIVAL Joseph (1897/1983) ; MOATTI Mouni (1880/1880) ; MOMBELLO Henriette (1889/1972) ; PORTE Berthe (1901/1973) ; SANCHEZ François (1909/1962) ;

Née à BOURBAKI en Algérie, Marie-Paule GARCIA n'a que 11 ans quand éclate la guerre d'indépendance. Son père, agriculteur, était le maire du village. De cette époque, elle se souvient de la peur des attentats et de l'incompréhension des Français d'Algérie face aux « événements ». « *Les colons successifs étaient de véritables pionniers qui ont mis ce pays en valeur* », confie-t-elle sans contester l'indépendance. Et de témoigner d'une vie paisible entre les diverses communautés. « *Nous vivions chacun de notre côté. Un peu comme ici, à Condom* ».

<https://www.sudouest.fr/2012/02/04/une-histoire-commune-marquee-de-blessures-624078-2362.php>



Une députée native de BOURBAKI (mandat de 2002 à 2007)  
Madame PAÏX Bernadette, née en 1950 à BOURBAKI

Marcel ALQUIER fut le dernier maire de BOURBAKI (Algérie française).

#### DEMOGRAPHIE

- Sources : *GALLICA* et *DIARESSAADA* -

Année 1902 = 257 habitants dont 256 européens (intégré commune mixte de TENIET-EL-HAAD)

Année 1958 = 1 471 habitants dont 196 européens



La commune est rattachée au département d'Orléansville en 1956.

#### DEPARTEMENT

Le département d'ORLEANSVILLE fut un département français d'Algérie entre 1957 et 1962 avec l'index 9H.

Considérée depuis le 4 mars 1848 comme partie intégrante du territoire français, l'Algérie fut organisée administrativement de la même manière que la métropole. C'est ainsi que pendant une centaine d'années, la ville d'ORLEANSVILLE fut une sous-préfecture du département d'ALGER, et ce jusqu'au 28 juin 1956. A cette date le département fut divisé en quatre parties, afin de répondre à l'accroissement important de la population algérienne au cours des années écoulées.

L'ancien département d'Alger fut dissous le 20 mai 1957 et ses quatre parties furent transformées en départements de plein droit. Le département d'ORLEANSVILLE fut donc créé à cette date, et couvrait une superficie de 12 257 km<sup>2</sup> sur laquelle résidaient 633 630 habitants et possédait cinq sous-préfectures : CHERCHELL, DUPERRE, MILIANA, TENES et **TENIET-EL-HAÂD**.



L'Arrondissement de TENIET-EL-HAÂD comprenait 11 localités :

AÏN-LELOUL - BENI-BOUKHAMOUS - BOU-CAÏD - **BOURBAKI** - BOU-SLIMANE - GENERAL-GOURAUD - MARBOT - MOLIÈRE - TAINE - TROLARD-TAZA --



■ **MONUMENT AUX MORTS** ■

- Source : *Mémorial GEN WEB* -

Cénotaphe inauguré le 11 novembre 1924, in *l'Echo d'Alger* 17 novembre 1924 (BNF - Gallica)

Le relevé n°57 180 de la Commune Mixte de TENIET-EL-HAÂD mentionne **400 noms de soldats « Morts pour la France »** au titre de la Guerre 1914/1918. **Nous avons noté le natif et habitant de BOURBAKI :**



Photo issue du site: [theniet-el-had.skyrock.com/12.html](http://theniet-el-had.skyrock.com/12.html)

## GUERRE 1914/1918 : MOHAMED Ben Saïd (1916)

Nous n'oublions pas nos valeureux soldats, victimes de leurs devoirs dans la région :

-  Militaire (?) BUDE Marie Ange (20 ans), tué à l'ennemi le 13 janvier 1961 ;
-  Chasseur (5<sup>e</sup> RCA) CRETOIS Robert (20 ans), tué à l'ennemi le 18 janvier 1958 ;
-  Sous-lieutenant (5<sup>e</sup> RCA) DARRICAU Christian (29 ans) ; mort accidentellement en service le le 12 mai 1958 ;
-  Parachutiste (?) DULOU Jean-Claude (23 ans), tué à l'ennemi le 21 août 1960 ;
-  Brigadier (5<sup>e</sup> RCA) DUPONT Roger (21 ans), tué à l'ennemi le 2 mai 1958 ;
-  Brigadier-chef (5<sup>e</sup> RCA) GRIPON Michel (22 ans), tué à l'ennemi le 5 août 1959 ;
-  Militaire (?) LE-BARZ Roger (20 ans), tué à l'ennemi le 23 avril 1960 ;
-  Chasseur (5<sup>e</sup> RCA) VENNIN Pierre (20 ans), tué à l'ennemi le 3 avril 1957 ;

Nous n'oublions pas notre malheureux compatriote victime d'un terrorisme aveugle mais bien cruel :

M. BLANES Salvador (47 ans), enlevé et disparu le 1<sup>er</sup> septembre 1958.

## EPILOGUE KHEMISTI

**De nos jours (recensement 2008) = 22 900 habitants.**



**SYNTHESE réalisée grâce aux Auteurs précités et aux Sites ci-dessous :**

<http://encyclopedie-afn.org>

[https://fr.geneawiki.com/index.php/Alg%C3%A9rie - Bourbaki](https://fr.geneawiki.com/index.php/Alg%C3%A9rie_-_Bourbaki)

[https://www.persee.fr/doc/medit\\_0025-8296\\_1960\\_num\\_1\\_2\\_987](https://www.persee.fr/doc/medit_0025-8296_1960_num_1_2_987)

[https://www.assemblee-nationale.fr/12/TRIBUN/fiches\\_id/267756.asp](https://www.assemblee-nationale.fr/12/TRIBUN/fiches_id/267756.asp)

<http://diarssaada.alger.free.fr/k-Eglises/Medea-Orleansville.html>

<http://tenes.info/nostalgie/BOURBAKI>

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude ROSSO [ [jeanclaude.rosso3@gmail.com](mailto:jeanclaude.rosso3@gmail.com) ]